

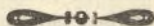
LES

MODES PARISIENNES.



Sommaire.

MODES, FASHIONS ET CAUSERIES. — ANNE BOLEYN, tableau dramatique, par M. EMPIS, de l'Académie française (suite et fin). — LA PROVINCIALE A PARIS, par madame LOUISE COLET (1^{re} partie). — POÉSIES. — CHRONIQUE THÉÂTRALE.



MODES, FASHIONS ET CAUSERIES.

La dernière quinzaine d'août a été radieuse, et le mois de septembre nous promet des jours chauds sans nuages; donc plus que jamais les robes blanches et les objets de fine et élégante lingerie sont en vogue: aussi la maison Daniel-Deray, à la *Couronne royale*, étale-t-elle chaque jour les nouveautés les plus tentatrices. Chez soi, comme pour les réceptions des soirées d'été, ce sont toujours les robes blanches qui sont le mieux portées. Elles varient d'étoffes et de garnitures suivant leur destination: ainsi, pour les dé-habillés qu'on revêt chez soi, ce sont en général les peignoirs de jaconas brodés au plumetis (la broderie anglaise est en décadence) ou les peignoirs en mousseline unie. Mais pour les dîners en ville, les visites, les promenades en calèche, les robes blanches sont plus ornées; nous en avons vu deux d'un goût exquis chez madame Daniel-Deray: une en mousseline de l'Inde était toute garnie de guipure de dix centimètres de haut, sept rangs de ces guipures étaient posés en volants sur le lé de devant de la jupe et formaient tablier, chaque rang de guipure avait pour tête un bouillonné de mousseline dans lequel était passé un ruban bleu de ciel; des nœuds du même ruban reliaient les volants depuis le bas de la jupe jusqu'à la ceinture. Le corsage était à basquines garnies de la même guipure et du même bouillonné, où passait un ruban bleu. Une guipure semblable (toujours surmontée du bouillonné) formait les bretelles sur le dos et les revers sur le devant. Les manches, d'un charmant effet, étaient formées par trois gros bouillons et garnies au bas de deux volants de guipure sur chaque volant, et dans l'intervalle de chaque bouillon était fixé un bouillonné dans lequel passait un ruban bleu semblable à celui des basques; deux

nœuds de ruban de taffetas bleu relevaient la manche à la saignée. Les mêmes nœuds se répétaient pour clore les bretelles et les revers derrière et devant. La duchesse de V., à qui cette robe était destinée, devait la mettre avec un chapeau de paille de riz orné d'une tige de raisin bleuâtre, et sous la passe d'un semis de myosotis. Un de ces beaux cachemires indiens, si supérieurs aux châles turcs comme distinction et rareté, devait se draper sur la robe diaphane; ce châle était fond uni bleu de ciel avec une bordure formée par un triple rang de palmettes brodées en or et en soie jaune. Un bracelet en turquoises, un autre en ambre, et une broche de turquoises à monture byzantine étaient les seuls bijoux que la duchesse dût porter avec cette simple toilette. L'autre robe étalée chez madame Daniel-Deray était en mousseline brodée; la jupe avait trois grands plis formant trois tuniques; au bord de chaque pli se déroulait une riche broderie de Nancy de douze centimètres de hauteur; le dessin de cette broderie était formé par de petites couronnes de marguerites enroulées ensemble comme les anneaux d'une chaîne; au-dessous de ces broderies, et de même hauteur qu'elles, courait un ruban rose formant transparent. Sur le corsage, ouvert par-devant et montant par-derrière, les volants formant bretelles et basquines et ceux garnissant les manches étaient couverts de la même broderie en plus petit que celle des plis de la jupe; en tête de ces volants des rubans roses passés dans des bouillonnés presque plats formaient transparent. Les manches étaient à trois bouillons toutes composées de nœuds et de traverses de rubans roses. Cette robe, destinée à la jeune marquise d'A., devait être accompagnée d'un ces magnifiques châles de crêpe de Chine hortensia brodé de soie de même nuance, et qu'on ne trouve que chez Gagelin, et d'un chapeau tout en dispositions de blonde blanche et guirlandes de petites fleurs de plumes d'un rose pâle; puis d'un riche bracelet en topazes brûlées et perles fines, et d'une broche assortie.

Nous avons encore à signaler à nos lectrices deux façons de manches de dessous toutes nouvelles que madame Daniel Deray vient de mettre en vente, les manches *Pompadour* et les manches *Eugénie*. Ces manches se font en mousseline et en tulle. Les manches *Pompadour* sont formées par deux gros bouillons séparés par un bouillonné dans lequel on passe un

ruban. Elles se garnissent de deux volants, soit en dentelle, soit en broderie; ce bouillonné, qui sépare les deux bouillons, se répète sur les deux volants, et deux nœuds les ferment à la saignée. La manche *Eugénie*, adoptée par l'impératrice, est garnie de trois volants en broderie en guipure, ou en point de Bruxelles et d'Angleterre; chaque volant est surmonté d'un bouillonné en mousseline ou en tulle (assorti aux volants), dans lequel passe un ruban taffetas n° 4; la nuance adoptée à la cour est la nuance hortensia; trois rangs de petits nœuds de ce même ruban se jouent sous les trois volants et rendent cette manche très-riche. Nous avons encore remarqué trois petits bonnets d'après-midi d'un goût parfait; un tout en ruban de gaze blanc n° 4, et petites blondes blanches d'un centimètre de haut: la blonde faisait partout bordure au ruban, et entourait aussi les brides et le grand nœud flottant de derrière faits avec le même ruban de gaze, mais n° 12. On peut faire ce petit bonnet soi-même, à la campagne ou en province; une fois les petites blondes posées aux bords des rubans, on n'a qu'à les ajuster en traverses sur la tête. Ces bonnets se portent très en arrière et se chiffonnent suivant la physionomie. Le deuxième bonnet était en guipure du réseau le plus fin, et un ruban rose sous chaque rang de guipure formait transparent; des nœuds à très-longes bouts et à très-petites coques flottaient sur les joues. Le troisième bonnet était tout en tulle illusion et en délicates fleurs des champs, comme celui de la gravure d'aujourd'hui.

Nous n'en finirions pas si nous voulions énumérer à nos lectrices toutes les merveilleuses nouveautés que nous avons admirées à la *Couronne royale*. C'est madame Daniel Deray qui a confectionné dans le temps le trousseau de la duchesse de Parme. Cette semaine, on préparait chez elle un trousseau et une layette pour deux petites cours d'Allemagne: dans la layette, nous avons remarqué une robe de baptême toute brodée au plumetis: la mousseline avait disparu sous les broderies; dans le trousseau, d'incomparables mouchoirs à encadrement de point d'Angleterre, avec des armes princières qui semblaient burinées.

Les journées sont chaudes, mais les soirées sont fraîches, comme il arrive toujours durant les belles nuits d'août et de septembre; aussi les mantelets de mousseline et les châles de dentelle ne suffisent-ils plus pour les promenades à la campagne et pour les sorties du soir: il faut se pourvoir d'un châle en cachemire uni à bordures légères, d'un châle de crêpe de Chine ou d'un châle en grenadine long qui se drape en quatre double, ou en écharpe deux fois contournée sur les épaules, ou bien encore d'un mantelet en taffetas et guipure de chez Couchonnal. On prépare déjà dans cette maison, pour l'automne, si prompt à venir, des robes de chambre d'un goût tout nouveau, à la fois riches et confortables, et dont nous donnerons prochainement un dessin.

Madame Célestine Quillet, qui est toujours la coutu-

rière en renom de la haute fashion, médite et dispose des robes d'un grand prix qui ne verront le jour qu'à l'arrivée de la cour et du monde élégant à Paris. A l'heure qu'il est, la clientèle de choix de madame Quillet est dispersée dans les châteaux, aux eaux des Pyrénées ou aux bains de mer; les plus fraîches robes ont été emportées au départ; mais au retour elles seront toutes renouvelées, et les élégantes les plus blasées auront des surprises.

Humann, lui aussi, attend le retour de la jeunesse dorée des ambassades, du jockey-club et du faubourg Saint-Germain; aujourd'hui il ne s'occupe que des habits de chasse à expédier à ces messieurs: ce sont des pantalons, des habits-vestes, des gilets et des guêtres taillés dans la même étoffe. Les plus simples de ces costumes se font en nankin ou en coutil; les plus élégants, en batiste ou en foulard écri pour les provinces du Midi, en satin de laine ou en casimir pour celles du nord. Les boutons varient suivant l'étoffe, depuis le bouton de corne, jusqu'au bouton de malachite ou d'argent ciselé à têtes d'animaux. La coiffure est tantôt une casquette en paille lustrée, ou un petit chapeau rond en paille d'Italie bordé d'un galon. La gibecière est en fil d'aloès, doublée de maroquin rouge ou vert. Le fusil est de chez Lepage, et ainsi équipé on court sus aux lièvres et aux perdrix, qui trottaient insoucieux sous la ramée ou dans les sillons.

On emploie pour robe de femme le même foulard écri dont nous venons de parler. L'autre matin, nous avons rencontré, rue de la Paix, deux belles jeunes filles blondes faisant des emplettes avec leur gouvernante. Elles portaient deux robes pareilles en foulard écri: la jupe avait un grand ourlet et un grand pli formant deux tuniques: sur l'ourlet et sur le pli, était brodée une grecque en soie écri; le corsage, montant, était à pointe, plat, sans basques; les manches, à bouffants, garnies de deux biais sur lesquels était brodée la même grecque en plus petit: cette broderie se répétait autour d'un petit mantelet-écharpe du même foulard que la robe et garni d'un effilé de soie écri. Le fichu de dessous était en valenciennes, ainsi que les manches; c'étaient les manches *Eugénie* que nous avons décrites toutes pomponnées de petits nœuds de ruban taffetas n° 4; ces nœuds étaient faits de deux rubans différents: un lilas clair et l'autre vert d'Isly. Des ruches de taffetas découpées à l'emporte-pièce dans les mêmes nuances se pressaient au-dessus et au-dessous de petits chapeaux en paille luisante, des violettes de Parme étaient parsemées dans le tour de tête. Ces toilettes du matin nous ont paru d'une distinction rare.

CLÉOPHÉE.

La reproduction et la traduction de ce bulletin de mode sont interdites en France et dans les pays étrangers, excepté aux journaux ayant traité avec la Société des gens de lettres.

Détails du Dessin.

Première toilette. — Robe de chambre en jaconas imprimé avec semis de petits bouquets de liserons roses; sur le lé de devant et sur le corsage attachant à la jupe, montent deux guirlandes de liserons : la même disposition se répète autour du petit paletot qui flotte sur le corsage; — manches de dessous et col en mouseline brodée; — pantoufles algériennes; — bonnet en tulle illusion avec une guirlande de fleurs des champs.

Seconde toilette. — Robe de taffetas marron; la jupe est unie; le corsage est à pointe sans basques; les manches sont à deux bouillons et trois volants : c'est par mégarde que le dessinateur a mis un bouillonné à l'entournure; le haut de manche doit être plat; — col et manches de dessous en point de Bruxelles; — chapeau en blonde et paille de riz, le dessous de tête est orné de fleurs en plumes roses; — gants en chevreau paille; — brodequins en satin de laine marron; — châle long (jeté sur le fauteuil) en grenadine maïs, bleu et blanc.

ANNE BOLEYN,

TABLEAU DRAMATIQUE.

(SUITE ET FIN.)

ANNE BOLEYN. — Élisabeth, comme tu me regardes?

ÉLISABETH. — Ma mère, c'est pour bien me souvenir de toi!

ANNE BOLEYN. — Que dis-tu? comment? tu sais....

ÉLISABETH. — Oui, maman, je sais que tu vas mourir; que je ne dois plus te revoir que dans le ciel... près du bon Dieu;... et maintenant que je t'ai bien regardée;... tu m'as dit souvent que j'ai de la mémoire,.... oh! maintenant, bonne mère, je n'ai plus besoin du portrait que mon ami Holbein a placé audessus de mon lit... Ta belle figure, tes yeux si doux, ta bouche que j'ai baisée tant de fois,.... va, bonne mère, jamais je ne les oublierai!...

ANNE BOLEYN à Cranmer. — Merveilleuse enfant!... Quelles espérances n'en doit-on pas concevoir?... que sera-t-elle un jour?... (A Élisabeth.) Que d'efforts tu fais pour retenir tes larmes!... Ah!... pleure, pleure, Élisabeth!... quand donc serait-il permis de pleurer, si l'on ne pouvait pleurer quand on va perdre sa mère?...

ÉLISABETH. — Oh! non, non, je ne veux pas pleurer!... je ne jeterai pas un seul cri!... Milord de Cantorbéry me l'a fait promettre,.... j'ai du courage,.... j'en aurai!... Cette nuit,.... on ne me verra pas,.... je pourrai pleurer!... (Elle fond en larmes et se jette dans les bras de sa mère.) Ah! maman! maman! maman!... (Elle

essuie les larmes de la reine.) Oh! toi-même, toi, chère mère, ne pleure pas! Si on savait que la reine a pleuré?... ma tante Marguerite serait si contente d'apprendre que tu as pleuré!...

ANNE BOLEYN. — Mon enfant, qui donc t'a dit le sort de ta mère?

ÉLISABETH. — Leurs regards!... leur silence!... leur abandon!...

ANNE BOLEYN. — Déjà?

ÉLISABETH. — On parlait bas,.... j'écoutais,.... je voyais tout,.... j'ai deviné!... et hier au soir le petit Edouard Wriothesley, lui, qui autrefois faisait tout ce que je voulais...

ANNE BOLEYN. — Eh bien?...

ÉLISABETH. — Il a refusé de jouer avec moi!... il m'a repoussée!... « Laisse-moi! m'a-t-il dit; va-t'en! va-t'en!... tu n'es plus princesse de Galles!... tu n'es pas plus que nous!... tu es comme l'autre!... va, va jouer avec ta sœur Marie!... » L'ingrat!... ah! c'est bien mal!... moi qui l'aimais tant!... tout ce que j'avais, je le lui donnais!... (Se tournant vers le comte Wriothesley.) Et son père!... son père?... si, par hasard, je laissais tomber mon mouchoir, il se précipitait, il se jetait à terre pour le ramasser!... et maintenant... Mais le roi m'aime toujours!... hier je m'en suis bien aperçue!... le roi peut tout!... et quand je veux bien une chose, je sais comment l'obtenir!... (Elle regarde tour à tour le duc de Norfolk, le duc de Suffolk, le comte Wriothesley et les lords commissaires.) Ces hommes qui t'ont fait tant de peine,.... je les connais!... (A voix basse.) Et un jour,.... oh! oui, si je puis,.... ma mère, je te le promets,.... un jour, je te vengerai!...

ANNE BOLEYN. — Ma fille?

ÉLISABETH. — Ces méchants, je les punirai tous!...

ANNE BOLEYN. — Ma fille!... ah! garde-toi d'imiter ton père!... oui, ma chère enfant, je suis innocente, et je vais mourir. Mais c'est la volonté de Dieu : soumetts-toi, mon pauvre cœur, aux décrets de la Providence, et pardonne à ceux qui m'ont condamnée. Chère fille, prie pour moi soir et matin,.... et moi je prierai pour toi et pour tous nos amis!...

CROMWELL s'approche de la reine, et lui dit à voix basse. — Madame,.... deux mots!...

(Anne Boleyn fait quelques pas pour s'isoler davantage des différents groupes dont elle est entourée; Élisabeth est près d'elle, prêtant l'oreille. — Cromwell est à la droite de la reine, Cranmer à sa gauche.)

CRANMER à voix basse. — Madame, le zèle du roi pour la saine doctrine ne se dément pas. Dieu, qui lui a commis la défense de son Évangile, l'a sauvé des pièges que vos ennemis lui avaient dressés. Tout projet de raccommodement avec Rome est rompu.

CROMWELL de même. — Cassali, l'envoyé secret de Paul III, que le duc de Norfolk se promet de présenter ce soir au roi, a reçu l'ordre de sortir du royaume. L'ambassadeur de Charles V, don Capucius, retourne à Madrid, tandis que le docteur Barnes part demain pour

Clèves, avec le jeune comte Frédéric de Valberg, pour négocier une ligue entre Sa Majesté et les princes de la confession d'Augsbourg, assemblés à Smalkade!

CRANMER. — Demain, deux lois seront portées aux communes afin d'anéantir les derniers vestiges de la tyrannie romaine!...

CROMWELL. — Malgré l'illégitimité prononcée par le parlement, le roi reconnaît lady Élisabeth pour sa propre fille, et veut qu'elle soit élevée sous ses yeux!... (*Élisabeth presse la main de sa mère en souriant.*) Le statut laisse au roi le pouvoir de la remettre dans la ligne des héritiers, et de lui rendre le rang dont un caprice passager vient de l'exclure. L'affection du roi est sujette à des retours. Qui sait, avant peu, ce qu'il adviendra de Jeanne Seymour?... Lui donnera-t-elle un fils?... ce fils vivra-t-il?... qui peut prévoir les desseins de la Providence?... Cranmer et Cromwell restent tout-puissants, madame!... Ce qu'autrefois ils ont voulu pour la mère, un jour ne pourront-ils pas le vouloir encore pour la fille?... A leurs yeux, lady Élisabeth cessera-t-elle d'être princesse de Galles?...

ANNE BOLEYN *à part*. — Il y a du prêtre, du démon dans cet homme! (*Haut.*) Eh bien, milords,... eh bien, qu'attendez-vous donc de moi?

CRANMER. — De la modération, madame!... une prudente mesure dans vos dernières paroles. Catherine d'Aragon par son opiniâtreté attira sur sa fille toute la colère du roi.... Madame, soyez plus sage,... n'enveloppez pas la vôtre dans vos malheurs!...

ANNE BOLEYN. — Quoi? quoi donc? que voulez-vous,... que, par mon silence, je me reconnaisse coupable d'une faute dont, je le répète, je n'eus de mes jours seulement la pensée?... Ne savez-vous pas mon innocence, monsieur!... N'avez-vous pas cette nuit reçu ma confession?... Et vous voulez que du haut de l'échafaud je n'adresse aucune parole au peuple,... à ce peuple encore indécis, qui peut-être n'attend que mes dernières paroles, ou mon dernier regard, pour m'absoudre ou me condamner?... La manière de porter sa tête, de se présenter à la mort, pour lui, c'est la marque du crime ou de l'innocence!... c'est l'épreuve décisive!... et vous voulez que je baisse les yeux?... vous voulez que je me taise?... Ah! je ne pâlerai pas plus devant le bourreau que devant me juges!...

CROMWELL. — Madame, c'est le désir du roi.

ANNE BOLEYN. — Comment?

CROMWELL. — C'est une prière que Sa Majesté vous fait.

ANNE BOLEYN. — Une prière?... tu l'entends, ma fille?

CRANMER. — C'est beaucoup demander sans doute... Ah! madame, que votre tendresse maternelle l'emporte sur l'indignation que doit exciter en vous l'iniquité de la sentence!... Marc Smeaton s'est repenti.

ANNE BOLEYN. — Quoi?...

CRANMER. — Oui, madame, en présence de plusieurs gentilshommes, Marc, avant de mourir, s'est rétracté

de son accusation. Le roi doit le savoir!... il le saura!... Tout en disant assez pour faire connaître votre innocence, madame, choisissez du moins des expressions dont son orgueil ne puisse s'irriter. Sa conscience vous en tiendra compte,... et bientôt le remords se fera sentir!... Madamé, ne flétrissez pas, ne maudissez pas le père d'Élisabeth!...

ANNE BOLEYN *à part*. — Papistes ou protestants, chez tous le même esprit! Toujours la même douceur de langage!... Toujours le même mobile,... l'intérêt! (*Haut.*) Milords, je vous comprends,... rassurez-vous!... Je me souviens de ce que je vous dois,... je ne serai point ingrate;... sur l'échafaud, j'aurai grand soin de ne pas compromettre mes amis.

CROMWELL. — Ah!

CRANMER. — Ah! madame,... fiez-vous à moi!... Reposez-vous sur la fidélité, sur le zèle de vos évêques pour venger votre mémoire!... Bientôt, madame, votre innocence brillera d'un tel éclat, que votre fille elle-même craindra de la ternir en songeant à la démontrer!...

ANNE BOLEYN *avec la plus grande noblesse*. — Eh bien, milords, je pardonne au roi, je lui pardonne son crime, et le livre pour tout supplice à sa conscience. Oui, je vaincrai toute pensée, toute émotion de haine et de colère, je vous promets de ne pas parler au peuple. Pour Élisabeth je ferai cet effort... Après cela, mon enfant, dira-t-on encore que ta mère ne t'aimait pas?...

(*L'horloge de la Tour sonne une heure. Une musique joyeuse s'élève aussitôt des jardins de White-Hall. La cloche du beffroi tinte. Des chants funéraires retentissent dans la chapelle de Saint-Pierre es liens. La porte qui mène à la plate-forme s'ouvre. Kingston se présente l'épée à la main; derrière lui sont Antoine Anthony et trois hommes d'armes, le tranchant de leur hache tourné du côté du visage des condamnés.*)

Scène XIX.

LES MÊMES, KINGSTON, ANTOINE ANTHONY, TROIS HOMMES D'ARMES.

KINGSTON *à la reine*. — Madame....

ANNE BOLEYN *d'un air noble et doux*. — Oui,... voici le moment. (*Elle s'approche de lui et lui prend la main.*) Ne pleurez pas, mon bon ami, je prierai pour vous dans le ciel et pour lady Kingston. Consolerez-vous; du courage, nous nous reverrons là-haut. (*Avec enjouement.*) Le roi, milords, est en toutes choses d'une ponctualité rare. (*Elle s'avance près de la fenêtre.*) Et d'un bonheur!... A peine part-il de White-Hall que le soleil se montre?... On n'est pas plus heureux!... Tout lui vient à souhait!...

ÉLISABETH. — Mère, qu'est-ce donc?

ANNE BOLEYN. — C'est ton père, ma fille.

ÉLISABETH. — Quoi! vient-il ici?

ANNE BOLEYN. — Oui.

ÉLISABETH. — Et pourquoi faire?

ANNE BOLEYN. — Pour se marier.

ÉLISABETH. — Aujourd'hui ?

ANNE BOLEYN. — Ce soir.

ÉLISABETH. — Qui épouse-t-il ?

ANNE BOLEYN. — Jeanne Seymour.

ÉLISABETH. — Ta fille d'honneur ?

ANNE BOLEYN. — Oui, c'est par là qu'on commence.

ÉLISABETH. — Et toi, ... où vas-tu ?

ANNE BOLEYN. — Moi, ma fille, ... je vais rejoindre Catherine d'Aragon.

ÉLISABETH. — O mon Dieu !...

(*Le vicomte de Rocheford embrasse tendrement Norris, Waston et Brereton.*)

LE VICOMTE DE ROCHEFORD. — Allons, amis, allons gagner l'heureuse étreinte que Dieu nous a promise !... Allons devant la face du grand roi.

NORRIS s'adressant à Norfolk et à Cromwell. — Milords, j'étais l'ami de Henri VIII !... Instruisez-vous par mon exemple.

BRERETON. — Messieurs, si vous me jugez, jugez-moi en conscience !...

WASTON. — Bonne et généreuse mère !... Tes cent mille écus n'ont pu racheter la vie de ton enfant !...

(*Kingston se place à la tête des hommes d'armes et se dirige vers la plate-forme. Le vicomte de Rocheford, Norris, Waston et Brereton tournent les yeux sur la reine avec attendrissement. Anne Boleyn leur indique Élisabeth du regard, et met le doigt sur ses lèvres, afin de les inviter au silence.*)

ANNE BOLEYN. — Chut !...

(*Ils s'éloignent, accompagnés du lord maire, du shérif, des aldermen, de sir Nicolas Brands, et de la députation des corporations.*)

BRANDS au lord maire. — Pauvre reine !... pauvres jeunes gens !... Croyez-le bien, milords, tous sont innocents !...

LE LORD MAIRE. — Quant à moi, monsieur, j'en suis pleinement convaincu !... Sans l'amour du roi pour mademoiselle Seymour, jamais il n'eût été question des prétendus crimes de la reine ; on n'eût parlé que de ses vertus et de sa beauté !... Mais, que voulez-vous, mon cher monsieur, lorsque une fois une personne se trouve accusée, ... c'est sans doute très-fâcheux pour elle !... mais l'honneur du roi exige qu'elle soit condamnée.

LE SHÉRIF. — Je crois bien !... Et si, au pied de l'échafaud, un seul de ses gentilshommes allait nier l'équité de sa sentence, ce serait une chose très-offensante pour le prince !...

UN DES ALDERMEN. — Après tout, messieurs, Anne Boleyn n'est pas née reine !...

UN AUTRE ALDERMAN. — Ni même princesse !...

LE LORD MAIRE. — C'est extrêmement juste, monsieur, ce que vous dites là !... Je le répéterai.

Scène XX.

LES MÊMES excepté LE VICOMTE DE ROCHEFORD, NORRIS, WASTON, BRERETON, KINGSTON, ANTOINE ANTHONY, LE LORD MAIRE, LE SHÉRIF, LES ALDERMEN, BRANDS et LA DÉPUTATION DES CORPORATIONS.

ANNE BOLEYN s'étant approchée d'Anne Askew et de Catherine Parr. — Mesdemoiselles, est-ce trop espérer de votre charité que de vous demander le dernier service que déjà vous avez rendu à Catherine d'Aragon ?

CATHERINE PARR. — Ah ! madame !...

ANNE ASKEW. — J'étais venue dans ce dessein.

ANNE BOLEYN. — Hélas ! ce sont des soins que je voudrais pouvoir récompenser.... Anne Askew, souvenez-vous de moi !... Estimez toujours votre honneur plus que votre vie... Et dans vos prières au Seigneur Jésus, n'oubliez pas d'intercéder pour mon âme. (*Elle prend le crucifix qu'elle a placé sur la table, le baise avec ferveur, et dit à Catherine Parr :*) Mademoiselle, veuillez, je vous prie, porter ce crucifix devant moi. Rien ne sied mieux au chrétien qui va mourir que l'image de son rédempteur.

(*Elle prend Élisabeth par la main et la conduit devant la princesse Marie.*)

ÉLISABETH. — Quelle est cette dame ?

ANNE BOLEYN. — Mon enfant, c'est la fille du roi et de la reine Catherine d'Aragon, ... madame la princesse Marie.

ÉLISABETH. — Ma sœur ?... Dieu ! quelle est belle !... et qu'elle a l'air bon !

ANNE BOLEYN. — Madame, ma fille aura besoin d'une mère !

MARIE. — Ma sœur, voulez-vous bien m'embrasser ?

ÉLISABETH. — Moi !... oh ! oui, de tout mon cœur !

(*Marie lui ouvre ses bras, Élisabeth saute à son cou. Anne Boleyn les considère les yeux baignés de larmes.*)

ANNE BOLEYN à Cranmer. — Quel retour !... quel changement !... Hélas ! elles n'ont plus rien à envier l'une à l'autre !... Toutes deux bâtarde ! toutes deux exclues du trône ! Puisse ma mort rendre leur amitié durable !... (*D'une voix basse et étouffée*) Adieu, mes enfants !... Élisabeth !... ma fille chérie !... je te bénis !... Adieu !... éternel adieu ! au revoir !... au revoir dans le ciel !...

(*Elle pose une de ses mains sur le bras de Cranmer, et sort lentement en envoyant de l'autre main mille baisers à Élisabeth. Pendant ce temps Marie attire sa sœur d'un autre côté, afin d'occuper son attention.*)

NORFOLK à Catherine Howard. — Restez, ma nièce !

ANNE ASKEW saisit fortement le bras de Catherine Howard en jetant les yeux sur Norfolk et sur Cromwell. — Viens !... il est bon d'apprendre à bien mourir !...

(*Cromwell, Norfolk, Suffolk, Wriothesley et les lords commissaires suivent les jeunes filles. Le comte de Surrey et lady Kingston restent avec Marie et Élisabeth.*)

Scène XXI.

LE COMTE DE SURREY, LADY KINGSTON,
MARIE, ÉLISABETH.

ÉLISABETH à Marie. — Madame, on me disait que vous ne vouliez plus revenir près de mon père,... et que j'en étais cause ?

MARIE. — En étiez-vous fâchée ?

ÉLISABETH. — Mon Dieu, non.

MARIE. — Et pourquoi ?

ÉLISABETH. — On me faisait si grand'peur de vous !

MARIE. — Et qui donc ?

ÉLISABETH. — Ma tante Marguerite !

MARIE. — Que vous disait-elle ?

ÉLISABETH. — Que vous voudriez me voir morte !

MARIE. — Moi ?

ÉLISABETH. — Ce n'est pas vrai, n'est-ce pas ?

MARIE. — Dieu le sait,... je n'ai souhaité jamais la mort de personne.

ÉLISABETH. — Comment ai-je pu la croire?... Oh ! c'est bien mal de mentir !... le bon Dieu la punira !... Ma sœur, je ne veux pas que le roi m'aime plus que vous,... ce n'est pas juste,... ce soir, je le lui dirai.... Ne sommes-nous pas toutes les deux ses filles?... Deux sœurs doivent être traitées de la même manière,... pas de préférence !... et si jamais mon père se met en colère contre vous ou contre moi, comme il s'y est mis à cette belle fête de Greenwich,... vous demanderez grâce pour moi, et moi pour vous !... Serez-vous bien contente d'avoir près de vous une bonne et bien gentille petite sœur qui ne vous quittera pas,... qui vous caressera,... qui vous dira tout,... tout ce qu'elle pense ?...

MARIE. — Oui.

ÉLISABETH. — Oh ! que je désirais vous voir !... Marie, belle sœur Marie, dites, me trouvez-vous un peu jolie ?

MARIE. — Charmante !...

ÉLISABETH. — Que vous êtes bonne !... (*Se retournant.*) Ah ! chère maman, je suis bien heureuse !... Ma mère !... ma mère !... où donc est-elle ?

MARIE au comte de Surrey. — Que lui dire ?

ÉLISABETH prête l'oreille. — Là,... je crois entendre.... Oui, c'est sa voix !... c'est elle qui parle !... (*Après quelques moments.*) Quel silence !...

CATHERINE HOWARD jette un cri. — Ah !...

ÉLISABETH. — Quel est ce cri ?... Ma mère ! ma mère ! qu'est devenue ma mère ?...

(*Elle s'élance vers la porte par laquelle la reine est sortie : Marie l'arrête. Un coup de canon part de la Tour.*)

ÉLISABETH. — Qu'est-ce donc ?... Ma mère !... ma mère !...

MARIE. — Mon enfant, prions pour elle.

(*Elle presse Élisabeth contre son sein, et s'agenouille avec elle sur le prie-Dieu en l'enveloppant de ses bras.*)

Scène XXII.

LES PRÉCÉDENTS, CATHERINE HOWARD, KINGSTON,
QUATRE FOSSEYEURS, CRANMER, CROMWELL,
ANNE ASKEW, CATHERINE PARR.

CATHERINE HOWARD pâle et reculant d'effroi. — Ah !... ah ! Dieu !... ses yeux et ses lèvres se meuvent encore !... (*Elle tombe sur un fauteuil.*)

(*Le son des tambours, des trompettes et des hautbois se rapproche. — Kingston, l'épée nue, se dirige vers l'escalier par où l'on descend à la chapelle de Saint-Pierre es liens. — Un brancard recouvert d'un drap blanc traverse la salle porté par quatre fossoyeurs. — Cranmer et Cromwell, dont l'attitude exprime une profonde douleur, suivent la bière. — Après eux viennent Anne Askew et Catherine Parr, en récitant à haute voix les psaumes des morts.*)

LE COMTE DE SURREY. — Cranmer !... Cromwell !... ceux qui l'ont faite reine, derrière son cercueil !...

(*Marie se lève en tenant Élisabeth par la main ; les fossoyeurs s'arrêtent : Cranmer et Cromwell s'inclinent respectueusement.*)

Scène XXIII.

LES MÊMES, LE DUC DE SUFFOLK.

SUFFOLK. — Lady Marie, M. le vicomte de Beauchamps vous attend à la porte des Traîtres pour vous reconduire à Grafton avec madame Élisabeth... Monsieur le comte de Surrey, le roi vous défend sa présence.

(*Marie ne répond pas et prend place avec sa sœur derrière le cercueil. Les fossoyeurs se remettent en marche, et le cortège s'éloigne lentement.*)

Scène XXIV.

LADY KINGSTON, CATHERINE HOWARD, SURREY,
SUFFOLK.

SURREY s'approche de Catherine Howard. — Ma cousine, on doit avoir besoin de consolations au château de Wiltshire !...

CATHERINE HOWARD se lève et lui tend la main. — Henri, vous prévenez mes vœux. Je suis prête à vous suivre.

Scène XXV.

LES MÊMES, NORFOLK, WRIOTHESLEY, LE MARQUIS D'EXETER, LES COMTES D'ARUNDEL, D'OXFORD, DE WESTMORELAND, DE DERBY, DE WORCESTER, DE RUTLAND, DE SUSSEX, DE HUNTINGTON, LORD SANDS.

NORFOLK. — Henri ! Catherine ! ou donc allez-vous ?

CATHERINE HOWARD. — Jeter de l'eau bénite et un peu de terre sur la fosse de la reine.

SURREY. — Et de là, monsieur, nous irons joindre

nos prières et nos larmes à celles de notre vieille grand'mère.

(*Le comte de Surrey, Catherine Howard et lady Kingston sortent par la porte latérale qui conduit à la chapelle de Saint-Pierre es Liens. Des fanfares retentissent au pied de la Tour. Wriothesley s'élance à l'une des fenêtres.*)

Scène XXVI.

LES MÊMES *excepté* SURREY, CATHERINE HOWARD, et LADY KINGSTON.

SUFFOLK. — Le roi, milords!...

WRIOTHESLEY — La reine!... Ah! lord John Russell est déjà près d'elle!... Volons, milords, volons au-devant du roi et de notre belle reine Jeanne Seymour!... Allons, allons louer hautement et remercier notre généreux souverain de ce cœur magnanime qui malgré les infortunes qu'il a éprouvées dans son premier et dans son second mariage, l'a déterminé pour le bien de ses sujets à s'exposer courageusement à tous les risques d'un troisième!... Vive le roi!...

SUFFOLK et LES LORDS COMMISSAIRES *se précipitent en tumulte vers la porte qui conduit à l'entrée de la Tour.*
— Vive le roi!... vive la reine!... vive la reine!...

(*Des concerts d'instruments et de voix, des acclamations, des cris de Vive la reine Jeanne Seymour! s'élèvent de toutes parts.*)

Scène XXVII.

NORFOLK *absorbé dans ses réflexions.* — Quoi!... la mort de celle qui causa la rupture avec l'Église et l'Empire n'amènerait aucune réconciliation?... Marie et mon fils retournent en exil!... Cromwell et Cranmer survivent à la disgrâce de la femme qui les avait élevés!... et Gardiner et moi nous n'aurions travaillé que pour eux et pour les Seymour?... Non, non!... il faut que demain Catherine Howard ait repris sa place auprès de la reine!...
(*Il sort rapidement.*)

EMPIS, *de l'Académie française.*

LA PROVINCIALE A PARIS.

Attaquer la province! tourner en ridicule les provinciaux! que Dieu nous garde à jamais de cette absurde idée! D'où viennent nos premiers orateurs? nos écrivains les plus célèbres? nos poètes les mieux inspirés? nos femmes les plus belles et les plus spirituelles? De la province. Paris est une grande scène dont la province fournit les grands acteurs; mais auprès des personnages sublimes, sont les personnages comiques, les caricatures, les bouffons: pourquoi ne pas les peindre aussi, pourquoi se refuser au sourire de l'épigramme,

à la gaieté d'une innocente satire? Après ce préambule, nous commencerons sans crainte notre récit. Nous nous adressons aux provinciaux qui ont de l'esprit: ceux qui ressemblent à nos héros ne nous liront pas.

Il y a environ deux mois, comme j'étais à écrire dans mon cabinet de travail, j'entendis sonner bruyamment à ma porte; on ouvrit, et le colloque suivant s'établit entre ma servante et la personne qui venait d'entrer:

— Le nom de madame?

— Mon nom? eh! qu'est-il besoin de te dire mon nom? Va! ta maîtresse me connaît bien, je suis une de ses meilleures amies d'enfance; ouvre-moi la porte et tu verras comme elle va me sauter au cou!

Ne reconnaissant pas la voix de celle qui parlait ainsi, je ne me hâtais pas d'aller la recevoir, et ma servante paraissait hésiter à l'introduire.

— Mais si madame voulait me dire son nom, reprit-elle.

— Ah! tu y tiens donc bien! Allons, dis-lui que c'est madame Bonneau, autrefois Lise de Garidel.

Le premier nom m'était tout à fait inconnu, le second me rappela une famille de Provence dont je ne me souvenais qu'imparfaitement. Mais la nouvelle arrivée ne me laissa pas le temps de chercher dans ma mémoire; à peine la porte de mon cabinet fut-elle ouverte qu'elle s'y précipita, me sauta au cou et me força à l'embrasser sur ses deux grosses joues. C'était une jeune femme, grande et forte, constituée pour vivre cent ans. Grandes mains, larges pieds, bras rouges et rebondis dont on apercevait un fragment entre son gant déboutonné et le poignet d'une manche trop courte.

Elle avait un cou gras et blanc qui continuait un embonpoint très-apparent; sa figure ronde était d'un rose très-vif, sa bouche fort grande et riant toujours laissait voir de belles dents; son nez était épaté, ses yeux ronds, petits, d'un bleu lapis extrêmement doux et limpide; quant aux sourcils, ils étaient très-peu marqués; mais en revanche une chevelure d'un blond clair fort abondante inondait ce frais visage: nous n'avons rien dit du front; il semblait avoir été supprimé, tant il y avait peu de distance entre l'arc des yeux et la racine des cheveux.

C'était en somme une avenante créature à l'air franc et ouvert, et qui aurait fait une joyeuse et pimpante laitière; mais, sous le costume qu'elle portait, elle était vraiment grotesque. Quoique ce jour-là fût un de ces jours parisiens sales et crottés, qu'Alfieri a maudits si énergiquement dans ses mémoires, la provinciale avait des bas blancs à jour et des souliers verts, une robe en stoff bleu de ciel, à corsage collant à la Marie Stuart, qui dessinait toutes ses formes prédominantes: la jupe, fort courte, était garnie d'un triple rang de volants, qui montaient jusqu'au-dessus du genou; à son cou, un petit fichu de cachemire aurore, de

la même nuance que ses gants, se nouait sur un large col de mousseline chargé de dentelles et de broderies, et fixé à la robe par une épingle à plaque carrée en imitation de mosaïque fond noir, où s'étalait un chat endormi rond et gras au poil roux et touffu. Un burnous très-ample en étoffe de laine grise, moucheté de rouge, liséré de rouge et orné d'énormes glands de la même couleur, augmentait encore la rotondité de sa taille. Enfin un petit chapeau d'un satin rose très-vif, orné au-dessus et au-dessous de la passe d'immenses hortensias, complétait cette éclatante parure. Nous omettions de dire qu'elle tenait à la main un porte-billet en laque noir tout chamarré de tulipes et de pivouines, et un mouchoir de batiste où toute la ménagerie de Carter était brodée en rouge. Nous retîmes un éclat de rire en examinant cette toilette; celle qui la portait paraissait si satisfaite d'elle-même, que c'eût été pitié de la désillusionner.

— Chère amie, me disait-elle avec une effusion à la fois ridicule et touchante, ne te souvient-il pas de *Lise de Garidel*? Nous avons été ensemble à l'école chez mademoiselle Arsène; aux classes, et durant les récréations, nous étions toujours à côté l'une de l'autre. Ne me reconnais-tu pas, voyons?

— Ah! oui, je me souviens, lui dis-je en faisant un effort sur moi-même (car réellement je ne me souvenais de rien); mais je suis restée si peu chez mademoiselle Arsène, et j'étais si enfant...

— C'est qu'il y a bien longtemps de cela; nous ne nous étions pas vues depuis l'âge de dix ans. Mais, pour moi, je ne t'ai jamais oubliée; et lorsqu'en me mariant M. Bonneau me promit de m'emmener à Paris, je me réjouis en pensant que je t'y retrouverais.

— Vous êtes mariée depuis peu de temps? lui dis-je.

— Oh! si tu me dis *vous*, tu me fâches! s'écria-t-elle. Ne suis-je donc plus pour toi Lise de Garidel?

Et, bon gré, mal gré, elle me força à la tutoyer, moi qui me souvenais à peine de l'avoir vue enfant.

— Eh bien! repris-je, te voilà mariée?

— Oui, ma chère amie, depuis deux mois; il fallait bien faire une fin. Malgré mon beau nom de Garidel, malgré une dot assez ronde, j'étais arrivée à vingt-quatre ans, et les partis ne se pressaient pas. Enfin M. Bonneau s'est présenté: il est aimable, il est *beau*, assez riche, et malgré les criaileries de la noblesse provençale, qui pensait que je me mésalliais, je l'ai épousé et je suis heureuse.

— Il ne t'a point accompagnée chez moi? lui dis-je.

— Il va venir, reprit-elle; il n'a pas osé se présenter avec des gants qui se sont déchirés dans la voiture, et il s'est arrêté chez une mercière pour en acheter d'autres.

J'étais fort embarrassée pour soutenir la conversation avec cette excellente femme que je ne connaissais point et qui me traitait comme sa meilleure amie.

J'allais me rabattre sur les souvenirs du pays lorsqu'un second coup de sonnette fort bruyant m'indiqua

l'arrivée de M. Bonneau. Comme sa femme, il ne souffrit pas qu'on l'annonçât.

— Je suis le mari de la dame qui vient d'entrer, dit-il à la servante.

Et ouvrant lui-même la porte, il se présenta.

C'était un homme d'environ six pieds, aussi fortement constitué que sa chère moitié, et je compris de suite qu'elle le trouvât *beau*, comme il devait la trouver belle. Il avait un air de béatitude et de satisfaction de lui-même qui annonçait à la fois le calme d'une bonne conscience et la quiétude d'une excellente constitution; son grand corps était surmonté d'une petite tête qui ne paraissait pas surchargée de cervelle, mais en revanche une abondante chevelure brune, venant se confondre avec de gros favoris, en augmentait la circonférence au sommet, et la faisait ressembler assez à une poire renversée; il avait le teint brun fort coloré, la physionomie riante, l'œil ouvert et bienveillant, il paraissait être un fort honnête homme; sa toilette était aussi naïve que celle de sa femme. Son habit bleu barbeau était beaucoup trop étroit et trop court des basques et des manches. Son pantalon péchait aussi par l'ampleur et la longueur, et laissait à découvert un pied *éléphantique* chaussé de blanc et d'un mince soulier noir à petite boucle d'or, le *nec plus ultra* de l'élégance provinciale. Il portait un gilet blanc à boutons dorés, une cravate de mousseline blanche aux coins brodés et fixés à la chemise, correctement plissée, par une grosse épingle en brillants. Malgré son bon vouloir d'arriver chez moi bien ganté, les gants couleur paille que M. Bonneau venait d'acheter avaient éclaté sur ses grosses mains qui débordaient à travers; mais ce petit accident ne le déconcerta point: il avait, comme tous les Méridionaux, beaucoup d'aplomb et la parole facile:

— Ah! voilà les deux bonnes amies heureuses d'être ensemble, dit-il avec un gros sourire et après m'avoir saluée. Si vous saviez, ma belle dame, combien cette chère Lise vous aime! De tous les plaisirs que je lui ai promis à Paris, celui de vous voir est le seul qui l'a touchée, elle ne m'a parlé que de vous pendant toute la route.

J'étais fort embarrassée de tant d'affection, et je me mis à leur parler de ce qui pouvait les intéresser à Paris.

— Nous sommes arrivés seulement d'hier, nous n'avons encore rien vu, nous errons comme des enfants perdus dans *votre capitale*, et, à vous dire vrai, nous avons compté un peu sur vous pour être notre *cicerone*, dit le mari qui comprenait à demi ce mot pour l'avoir entendu prononcer en Italie, où il était allé comme commis voyageur.

La perspective d'une pareille corvée me désespérait tout bas, mais la politesse m'obligea à répondre:

— Et que désirez-vous voir?

— D'abord les théâtres, s'écria madame Bonneau, et les célébrités; oh! surtout les célébrités! tu dois les

connaître toutes; nous les rencontrerons chez toi, n'est-ce pas, ma chère? et tu leur demanderas des vers et des dessins pour mon album.

— Mais...

— Oh! tu le feras, j'en suis sûre, dit-elle vivement et prévenant toutes mes objections.

Quelle plaie! pensai-je; la manie des albums a gagné les provinces, et même cette bonne femme en est atteinte!

— J'ai acheté un album superbe à ma femme, reprit le mari; je l'avais fait venir de la capitale dans sa corbeille de mariage, elle l'avait exigé, car elle se souvenait que vous en aviez un autrefois.

— Autrefois, c'est possible, je l'ai tout à fait oublié. D'ailleurs ce n'est plus la mode aujourd'hui, ajoutai-je pensant m'être servi d'un argument irrésistible en leur répétant cette phrase qui fait loi en province : *C'est la mode ou Ce n'est plus la mode.*

— Ici peut-être, dit madame Bonneau résistante; mais en province sais-tu que toutes les femmes crèveront de jalousie quand je leur montrerai dans mon album des dessins de nos grands peintres ou de l'écriture de nos auteurs fameux, et d'abord, pour qu'ils ne puissent me refuser, tu commenceras par mettre en tête quelques vers sur notre amitié.

— Nous en recauserons, lui dis-je ne sachant plus comment combattre cet effrayant désir.

— Mais avez-vous quelque projet de plaisir pour ce soir?

— Sans doute, dit hardiment M. Bonneau, si vous voulez bien nous y aider.

— Nous voudrions, ajouta sa femme, voir notre grande tragédienne, et nous avons pensé que tu avais souvent des loges.

— Presque jamais, lui dis-je, c'est fort difficile.

— Mais en ce cas, ma Lise, dit M. Bonneau d'un air de parti pris, comme je veux tout ce qui t'amuse, nous irons au théâtre avec notre argent, et même, si madame veut bien nous favoriser de sa compagnie, je serai heureux de déposer une place à ses pieds.

— Merci, je ne puis, il m'est impossible de sortir ce soir.

— Que dis-tu là! s'écria la fougueuse Lise, ne pas passer la soirée avec nous? Eh bien! oui, tu la passeras bon gré, mal gré. D'abord nous nous invitons à dîner chez toi aujourd'hui, puis nous t'emmènerons ce soir avec nous au théâtre. C'est arrangé, c'est convenu; et maintenant adieu, nous allons faire un bout de toilette pour te faire honneur.

Et m'embrassant bruyamment, elle disparut sans me donner le temps de répondre.

Je demeurai quelques instants accablée sous le poids de ce *trouble-temps* qui m'était tombé des nues, et j'étais bien tentée de consigner à ma porte cet heureux couple, qui après tout m'était fort étranger. Un sentiment me retint: il y avait tant de franchise honnête et de bonté réelle sous ces dehors ridicules, que j'aurais

craint de blesser leur cœur en ne ménageant pas leur amour-propre. Il est triste de paraître méchant, même aux imbéciles; mieux vaut encore paraître bête aux gens d'esprit.

A cinq heures mes provinciaux revinrent; je ne les attendais qu'à six, et ils envahirent une heure de solitude sur laquelle je comptais.

— Nous arrivons de bonne heure, dit madame Bonneau toujours rayonnante, nous avons voulu nous trouver ici des premiers pour faire connaissance avec les convives.

— Mes convives! lui dis-je, mais je n'en ai pas; vous dînerez tristement seuls avec moi.

— Mais c'est charmant, ma belle dame, reprit gaillamment M. Bonneau, c'est tout à fait amical.

— J'avais supposé, ajouta madame Bonneau, que tu réunissais chaque jour à ta table quelques-unes de nos célébrités.

— Je travaille beaucoup, lui dis-je, et j'ai peu de temps pour aller dans le monde et pour recevoir.

— C'est fâcheux, reprit-elle; mais tu es si bonne que, j'en suis sûre, tu iras dans le monde pour nous présenter: car enfin tu comprends bien que nous ne pouvons pas quitter Paris sans avoir été dans quelques brillants salons.

— C'est bon, c'est bon, *ma Lise*, dit M. Bonneau d'un air de discrétion; mais peut-être sommes-nous arrivés trop tôt et gênons-nous madame pour faire sa toilette.

— Je n'ai aucune toilette à faire, répondis-je.

— Quoi! tu vas au spectacle, aux Français, dans ce négligé! s'écria madame Bonneau avec surprise et en jetant un regard mécontent sur ma simple redingote de taffetas noir.

— Oui, presque toujours, excepté pour les premières représentations, quand j'ai quelque loge.

— Mais alors, reprit madame Bonneau en se regardant avec complaisance, tu dois me trouver beaucoup trop belle.

— Mais je te trouve charmante, lui dis-je; d'ailleurs, il convient à une nouvelle mariée d'être toujours sous les armes.

— Sans doute, dit Bonneau en souriant triomphalement, ma belle dame, cette robe est de mon choix, elle était dans la corbeille de mariage; n'est-ce pas qu'elle est de bon goût?

— D'un goût parfait, lui dis-je avec un demi-sourire.

La robe éblouissante de madame Bonneau était d'une étoffe de soie à fond violet avec de grands ramages couleur orange et vert; elle portait au cou une grosse chaîne d'or où pendait une croix en brillants, et des pendants d'oreilles, également en brillants, scintillaient à travers les barbes d'un bonnet de tulle noir ceint d'une énorme auréole de roses mousseuses. Madame Bonneau avait quitté ses gants en entrant pour me donner plusieurs poignées de main, et je m'aper-

cus qu'elle avait à chaque doigt des bagues plus ou moins *splendides*. L'heureuse femme se considérait complaisamment et paraissait ravie d'elle-même.

Nous nous mîmes à table; mon modeste dîner ne satisfait qu'à demi le robuste appétit de M. Bonneau. Les provinciaux oisifs prennent très-longuement et très-copieusement leurs repas. Quant à madame Bonneau, elle était tellement serrée dans son corsage collant qu'elle ne pouvait manger, à peine pouvait-elle respirer et rester assise; elle se levait à chaque instant pour regarder la pendule.

— Nous manquerons l'heure, disait-elle impatiente, tout le plaisir du spectacle est perdu pour moi si je ne vois pas lever la toile. Allons, Nini, tu n'en finis pas, ajoutait-elle en poussant son mari qui dévorait avec un redoublement de mastication un formidable morceau de plum-pudding.

Quand M. Bonneau se fut repu, j'envoyai chercher une voiture, et nous partîmes. Regardant cette soirée de spectacle comme une corvée et non comme une partie de plaisir, je ne m'étais pas informée des places que le provincial avait choisies; ce ne fut qu'en entrant que M. Bonneau nous dit :

— Allons, mesdames, allez à vos places dans une belle et bonne loge dont voici le billet; pour moi, je vais modestement au parterre, d'où je vous admirerai !

— Quoi ! vous ne nous accompagnerez pas ? lui dis-je ; mais cela n'est point convenable.

— Allons, allons, répondit M. Bonneau d'un air qui avait la prétention d'être malin, vous avez trop d'esprit pour vous soumettre à de pareils préjugés ; et quant à ma Lise, je la mets sous votre protection, sous votre égide.

J'avais fait quelques pas pour me retirer, madame Bonneau comprit mon intention, et se penchant à mon oreille, elle me dit avec instance :

— Oh ! je t'en prie, ne me prive pas d'un plaisir ; M. Bonneau est un peu avare, il a fait cette maladresse par économie, une autre fois je le dirigerai mieux.

Je cédaï à cette confidence naïve, et, décidée à n'accepter de cette soirée que le côté ridicule et plaisant, je pris plus gaiement mon parti, et, donnant le bras à madame Bonneau, dont j'étais devenue le cavalier, nous gravîmes jusqu'à nos places de troisièmes loges. Grâce à l'impatience de ma provinciale, nous arrivâmes des premiers et nous pûmes nous placer sur la banquette de devant ; alors, sous prétexte que le lustre me fatiguait les yeux, je baissai à demi mon voile, et je pus voir se remplir la salle sans être vue. J'aperçus d'abord au milieu du parterre M. Bonneau qui braquait son binocle sur nous, et nous saluait du geste et de la tête ; je détournai les yeux ; heureusement madame Bonneau m'imita ; elle boudait légèrement son mari, et elle voulut le lui faire sentir en ne le regardant point. En revanche, elle était tout yeux pour le reste de la salle et m'obsédait de questions sur les personnes qu'elle remarquait.

— Quel est donc ce monsieur décoré, à moustaches blondes, portant une canne à pomme d'or ?

— Je ne le connais pas.

— Et ces deux jeunes dames dans une loge d'avant-scène ?

— Deux femmes à la mode, lui dis-je.

— Mais leur nom ?

— La baronne M... et la comtesse de V...

Aussitôt madame Bonneau ouvrit son porte-billet et y traça le nom de ces dames au crayon.

— Mais quelle idée ! lui dis-je.

— Ah ! c'est que, vois-tu, cela fera très-bien quand je pourrai dire en retournant à Aix : J'ai vu la baronne M... et la comtesse de V..., les deux femmes les plus élégantes de Paris. Mais continue à me mettre au courant, ajouta-t-elle : quels sont ces messieurs qui entrent bruyamment et causent en gesticulant ?

— Je ne les connais point.

— Et cet autre groupe là-bas ?

— Je ne sais.

Durant quelques instants je répondis ainsi à ses questions répétées, espérant y mettre un terme ; mais elle ne se découragea pas, et ne comprit point mon ennui.

— En vérité, tu me désespères, s'écria-t-elle ; j'avais compté sur toi pour me faire connaître la société parisienne. Voyons, fais un effort, regarde rang par rang à toutes ces galeries et tâche d'y découvrir quelque auteur, quelque député, quelque ministre, la moindre célébrité ?

Je ne pus m'empêcher de rire de cette supplication bizarre ; et j'étais tentée pour la satisfaire de lui inventer un grand homme, lorsque le hasard vint à mon aide.

— Veux-tu voir, lui dis-je, un de nos romanciers les plus célèbres ?

— Oh ! qui donc ? reprit-elle empressée, est-ce l'auteur de *l'Ane mort* ou d'*Atargull* ?

— Cherche encore.

— Serait-ce l'auteur d'*Indiana* ?

— Non, l'auteur d'*Indiana* est une femme, et je te parle d'un homme.

— Mais es-tu bien sûre, reprit-elle, que l'auteur d'*Indiana* soit une femme ? On m'a juré qu'il ou qu'elle avait une barbe et des moustaches.

— Je t'assure qu'elle n'a que de très-beaux cheveux noirs.

Voyons, ne devines-tu pas quel est ce romancier ?

— Je cherche dans mon souvenir les romans que j'ai lus, mais les titres m'échappent. Aide ma mémoire, ou, ce qui vaut mieux, dis-moi vite le nom du romancier ?

— C'est l'auteur de *la Peau de chagrin* ?

— L'auteur de *la Peau de chagrin* ? reprit madame Bonneau avec un éclat de voix qui fit retentir la salle ; oh ! je connais bien ce livre, je l'ai lu en cachette peu

de temps avant mon mariage : c'est de M. de Balzac ; je vais donc voir M. de Balzac !

Et elle parlait si haut, que de tous côtés les regards se tournèrent vers nous ; M. de Balzac lui-même, qui était dans une loge au-dessous de la nôtre, et que je venais de désigner imprudemment à madame Bonneau par un faible geste, M. de Balzac leva la tête, et regarda de son air fin et railleur la charmante provinciale, qui se penchait à mi-corps hors de la galerie.

— Oh ! je le vois parfaitement, répétait-elle ; il se tourne vers nous, il nous lorgne. Tiens, c'est donc là M. de Balzac ?

Ces exclamations que je ne pouvais modérer m'embarrassaient beaucoup, car elles nous rendirent durant un instant le point de mire de toute la salle. Je me fis un rempart de mon châle et de mon voile, et je me cachai de mon mieux derrière madame Bonneau pour éviter d'être vue. Enfin la toile se leva, et cette scène ridicule céda l'attention générale à l'exposition d'*Andromaque*. Quand Hermione parut si noble, si fière, si poétiquement inspirée dans sa douloureuse colère, j'espérais que le silence religieux qui régnait autour de nous enchaînerait la loquacité de madame Bonneau. Il n'en fut pas ainsi, l'habitude est plus forte que l'exemple.

— Quoi ! c'est là ce qu'on appelle notre grande tragédienne, dit-elle à haute voix et au beau milieu d'une tirade ; mais je ne la trouve pas bien du tout : elle est maigre, elle est noire ; elle a l'air méchant, la voix criarde. Oh ! ce n'est pas une merveille !

— Mais taisez-vous donc, lui dis-je tout bas et à moitié en colère ; si vous ne sentez pas le beau, laissez-nous en jouir. Quoi ! vous n'admirez pas cette sublime fille à la taille si svelte, à l'air noble, à la voix pénétrante, qui remue tout ce que nous avons dans l'âme ? Je vous plains, madame !

— Allons, ne vas-tu pas te fâcher ? répliqua madame Bonneau d'un air de bonhomie niaise. Les goûts sont libres, ma chère : pour moi, j'aime mieux *Andromaque* avec son air de bonne humeur, si fraîche, si gracieuse, que ton *Hermione* toujours irritée.

— Je comprends, lui dis-je tout bas ; mais maintenant, de grâce, taisons-nous, je désire écouter.

M^{me} LOUISE COLET.

(La fin au prochain numéro.)

POÉSIES.

LA VIERGE.

Au milieu des grands bois, cherchant la paix divine,
Et fuyant les ardeurs du jour,
La vierge aux doux regards vers la source s'incline,
Sentant son cœur battre d'amour.

Elle a vu dans les flots briller sa propre image,
Et dit : « C'est sans doute une sœur
Qui, blonde comme moi, et semblable par l'âge,
Voudrait me presser sur son cœur. »

Mais à peine sa lèvre a-t-elle frémissante
Baisé doucement le flot clair,
Que l'image s'enfuit de l'onde transparente
Et semble se perdre dans l'air.

Et la vierge partout cherche, pauvre éplorée,
Mais elle est seule auprès du bord :
« Ne fuis pas loin de moi, reviens, sœur adorée,
Dit-elle, ah ! sans toi c'est la mort ! »

Vierge, ne pleure pas, bientôt au fond de l'onde
Qu'a fait frémir ton frais baiser,
Tu reverras encor sourire ta sœur blonde,
Laisse la source s'apaiser.

Ah ! puisses-tu toujours ainsi pendant ta vie,
Dans ton âme, source au flot pur,
Te revoir souriante et d'extase ravie
Comme un séraphin dans l'azur.

C'est le bonheur rêvé par le penseur austère,
L'Eden promis par le Sauveur,
Vierge, prends en dédain les songes de la terre,
Regarde toujours dans ton cœur !

E. CRESSOT.

LA BELLE-MÈRE.

(BALLADE.)

Dépose la couronne, ô marâtre jalouse,
La fille du roi mort va régner à son tour :
Demain elle est majeure, un beau prince l'épouse ;
Demain tu deviendras étrangère à la cour.

Un amoureux souci trouble la jeune fille,
La belle-mère songe au pouvoir souverain :
Viens, dit-elle, viens voir le coffre de famille,
Le grand bahut couvert d'armatures d'airain.

La marâtre et l'enfant marchent vers la tourelle,
Montent les cent degrés de l'escalier tournant,
Puis une porte s'ouvre, une salle étincelle ;
C'est là qu'est le bahut profond et résonnant.

Ce coffre, dit l'enfant, il me fait peur, ma mère.
Que peut donc recouvrir ce couvercle si lourd ?

— Ce sont tous les trésors qu'amassa feu ton père ;
Je te les ai gardés, prends-les, mon cher amour ! —

La jeune fille hésite, elle avance avec crainte.

— Penche-toi, lui dit-on, penche-toi pour bien voir. —
Elle courbe la tête, et d'une vive étreinte
Sa marâtre la pousse au fond du bahut noir.

Conserve la couronne, ô marâtre jalouse,
La fille du roi mort va mourir à son tour :

Demain ne viendra pas la proclamer épouse
Et tu seras encor la première à la cour.

P. MULOT.

CHRONIQUE THÉÂTRALE.

OPÉRA-COMIQUE : *l'Opéra au camp*, opéra-comique en un acte; paroles de M. Paul Foucher, musique de M. de Varney. — Nouvelles diverses des théâtres.

Quand la toile se lève le major van Burth lit un ordre du jour qui décrète la peine de mort contre les soldats maraudeurs : on est à la veille de la bataille de Fontenoy. A l'ordre du jour du major succède celui de la cantatrice, madame Favart, qui règle la composition du spectacle. Van Burth abhorre la musique, et sans le respect qu'il a pour le maréchal de Saxe, qui protège madame Favart, il voudrait bien imposer silence à celle-ci ; mais non-seulement il est obligé de la subir, mais encore, par une ironie du sort, il a été forcé d'accepter l'emploi de régisseur de la troupe. Pendant que le major enrage de ses doubles fonctions survient une jolie fille nommée Michelette, dont le père habite une ferme dont van Burth est propriétaire dans les environs du camp. Van Burth est amoureux de Michelette, mais celle-ci préfère au major le sergent Larose. Van Burth furieux de cette préférence, accuse Larose, qui s'est éloigné du camp, de maraudage. Larose n'ose avouer qu'il n'a quitté son poste que pour aller courtiser Michelette et se laisse condamner à mort. En vain madame Favart, qui protège l'amour des deux amants, implore-t-elle la grâce du pauvre sergent, le maréchal de Saxe est inflexible : la discipline avant tout. Mais madame Favart se souvient que le maréchal, en lui accordant son privilège d'opéra-comique, lui a permis de recruter ses sujets partout, même dans l'armée, et par bonheur pour lui Larose a une magnifique voix de ténor. Tandis qu'il chante un éternel adieu aux pieds de Michelette, madame Favart fait signer au maréchal, qui croit signer un engagement de ténor, la grâce du sergent. L'auteur de la partition de ce petit acte est M. de Varney, que le chant des *Girondins* a rendu populaire à l'époque de la révolution de février. Les airs de son nouvel opéra sont pleins de verve et d'éclat.

* * Le nain Chin-Gan, âgé de trente ans, qui faisait partie de la troupe des jongleurs chinois, tant admirés cet hiver à la Porte-Saint Martin, est mort le 20 août d'une maladie de poitrine, à l'hôpital de la Charité, à Berlin. La *Nouvelle Gazette de Prusse*, en rendant compte de l'enterrement de Chin-Gan, dit que les Chinois qui y assistaient portaient comme vêtements de deuil des vêtements blancs, et chacun d'eux avait un cordon rouge autour de la main gauche.

Lorsque le cercueil eut été descendu dans la fosse,

les Chinois s'avancèrent l'un après l'autre sur les planches posées sur la fosse, s'inclinèrent trois fois, les bras levés en l'air et les doigts écartés; puis s'agenouillèrent sur les deux genoux et touchèrent trois fois du front les planches en murmurant quelques paroles. Ils accomplirent une seconde fois cette cérémonie, et enfin un des Chinois jeta une poignée de terre dans la fosse.

* * *L'Étoile du Nord* doit reparaitre incessamment au théâtre impérial de l'Opéra-Comique pour la rentrée de Bataille.

* * On s'occupe activement de la reprise du *Pré aux Clercs*, le dernier chef-d'œuvre d'Hérold. Madame Carvalho-Miolan fera sa rentrée par le rôle d'Isabelle, mademoiselle Lefebvre jouera celui de Nicette, et mademoiselle Favel celui de la reine de Navarre. Puget, Coudere, Sainte-Foy, Bussine, seront chargés des rôles de Mergy, Comminge, Cantarelli et Giroit. La mise en scène sera entièrement renouvelée et en rapport avec le mérite de l'ouvrage.

* * Roger, notre célèbre ténor, est à Paris en ce moment; il assistait mercredi à la réouverture de l'Opéra, ainsi que madame Tedesco, madame Cabel et autres notabilités artistiques.

LÉOPOLD DANJEAU.

La Galerie de COSTUMES COSMOPOLITES, qui comptait déjà dix costumes russes et dix costumes turcs, vient de s'augmenter de nouveaux costumes des bords de la mer Noire, rapportés et dessinés par M. Laurens. Cet artiste continue la série de costumes de tous les pays sur lesquels se passent les événements de la guerre actuelle. On pourra donc, à l'aide de la Galerie cosmopolite, voir pour ainsi dire les peuples dont il est parlé chaque jour dans toutes les feuilles publiques.

Les PETITS ALBUMS POUR RIRE, à 20 centimes, obtiennent un fort grand succès, qu'ils doivent à leur bon marché, sans doute, mais aussi à la commodité de leur format, qui en fait un agréable passe-temps pour les voyages en chemin de fer, en bateau à vapeur et en diligence. Ces petites collections de dessins comiques forment aussi de très-gentils recueils pour les soirées de la ville et de la campagne.

La méthode de madame Cavé, le *Dessin sans maître*, a été traduite en allemand, elle est adoptée aux États-Unis, et madame Cavé forme dans son atelier, 5, rue de Suresnes, près la Madeleine, des professeurs pour les écoles de différents pays; le cours spécial pour les demoiselles vient de commencer: nous invitons les mères de famille à le visiter.

Paris. — Typographie PLON frères, rue Garancière, 8.